

**JACQUES
ORHON**

Préface de
Francis Reddy

**L'Odyssée
d'un
sommelier**

CHAPITRE 1

INITIATIONS

1953

/

1975

L'ÉDUCATION ET L'ÉVEIL AUX SENS

« Il n'y a pas mieux que le regard et le toucher
pour savoir où on en est. »

— TAHAR BEN JELLOUN, écrivain

Quand maman Rosa attendait son dixième enfant, elle avait convenu avec papa Raymond que l'accouchement aurait lieu à la maternité de l'hôpital de Château-Gontier, qu'elle connaissait bien pour y avoir donné la vie aux numéros six et sept de la fratrie, Dominique et un petit Patrick que je n'ai pas connu puisqu'il mourra, hélas, après deux mois et demi d'existence. Second motif, la sœur de maman, qui deviendra la mère supérieure du couvent des Augustines, faisait partie des religieuses dévouées à cet hôpital. Moins de soixante kilomètres séparaient leur résidence du Haut-Anjou, là où se trouve cette jolie ville de la Mayenne, un département rural à souhait, et si paisible qu'à l'âge de seize ans, on avait juste envie d'aller voir ailleurs.

À ma façon, je suis arrivé sur terre en qualité de fils d'immigrants bretons, prémice au sort qui m'attendait. J'exagère évidemment puisque mes parents étaient bien français, nés tous les deux en Loire-Inférieure – la future Loire-Atlantique – avec Nantes pour préfecture, que les puristes considèrent à bon droit comme une des composantes du pays breton. Si je parle de mon père, je cite le muscadet pour situer son coin d'origine. Pour ma mère, j'évoque la cité médiévale de Guérande, du breton ancien *guer-rann*, qui signifie « région blanche », en référence à ses marais salants et à son sel apprécié des fins gourmets. Plus précisément, elle est née à quinze kilomètres de là, à Herbignac, dans la grande Brière.

Je le réaliserai un jour, mais j'ai été un sacré veinard de passer ma jeunesse dans le jardin de notre maison de Château-Gontier. Pour reprendre quelques mots du succès de Trenet, « dans ce jardin extraordinaire, loin des noirs buildings et des passages cloutés, y avait un bal qu' donnaient des primevères... » et dans le nôtre tout ce qui pouvait faire notre bonheur. Des fleurs, des baies, des légumes, de la laitue et de la mâche, des herbes fines, de la rhubarbe, des arbres fruitiers, des allées bordées d'azalées, le tout aménagé, cultivé et entretenu amoureuxment par Raymond qui se faisait plaisir. Pour mieux les comparer, nous étions astreints à renifler les roses aux couleurs multiples qu'il avait plantées pour Rosa. Nous étions invités à sentir le tilleul et le lilas qui embaumaient nos printemps, et la ciboulette qui relevait nos tomates en salade, à cueillir le muguet de mai, à tâter en été les pêches, les poires et les prunes avant de les détacher, et à goûter les fraises et les framboises pour ne rapporter que les meilleures.

Avec mes sœurs – mais mon père se débrouillait bien –, j'apprenais les secrets d'un joli bouquet de fleurs, pendant que maman nous montrait en cuisine l'importance du bouquet garni, ficelé quelquefois dans un vert de poireau. Le dosage

dans les couleurs et les saveurs dans le respect de chacun, chacune relevait déjà de nos futures exigences. D'ailleurs, je m'interroge sur les individus convaincus de faire de la haute voltige culinaire en préparant un méli-mélo d'épices et d'aromates qui ressemble plus à un salmigondis dans lequel le parfum de l'une masque celui de l'autre. Et on ne le dira jamais assez, la pagaille dans l'assiette compliquera l'harmonie olfactive et gustative avec le vin. Lorsque je fais mes pétoncles au safran, je veux juste que leur chair fonde en bouche, humant la noble épice qui ne sera pas importunée par un poivre envahissant qui pourrait occuper tout l'espace aromatique et empêcher le cru de s'exprimer en beauté. C'est comme l'estragon, il faut apprendre à l'utiliser avec parcimonie. En un mot, en embrassant les métiers de la restauration qui m'ont conduit à la sommellerie, j'ai saisi que l'enfance et l'adolescence m'avaient permis, comme un buvard bien imbibé, de m'approprier sans mérite des couleurs, des textures, des parfums et des saveurs que la nature nous prodigue en abondance.

Quant à l'ouïe, dès que l'on pousse dans une famille nombreuse, nos oreilles s'affûtent intuitivement, même si la faculté d'écouter est plus complexe que celle d'entendre. On apprend ça un jour... Et avec la musique qui était presque omniprésente, nos écouteurs portatifs étaient sans cesse sollicités. Si nous n'étions pas sourds, nous n'étions donc pas muets ! Entre un père qui laissait à chacun l'occasion de communiquer à table, et une mère qui commentait sans modération ses nombreuses observations, on apprit forcément à énoncer, à formuler, à expliquer, à défendre une idée, bref, à ouvrir la bouche sans jamais tomber en panne... parfois trop au goût des taciturnes et des taiseux que nous allions trouver sur nos routes respectives. C'était une question de survie pour trouver sa place dans un foyer où la surenchère des mots était souvent palpable.

À n'en pas douter, c'est dans cette réalité familiale qu'a germé l'enthousiasme qui m'anime depuis si longtemps. À ce sujet, j'avais dépassé les soixante ans quand ma sœur Odile me confia qu'en fin de compte j'avais gardé une âme d'enfant. Si j'ai pris cette gentille remarque pour un compliment, cela m'a conforté dans cette drôle de perception à l'instant où j'ai décelé qu'être aux p'tits oiseaux (expression d'ici qui signifie être heureux) pouvait en déranger plusieurs. Pas les plus mollassons, car curieusement ces derniers ne sont pas indifférents devant l'énergie et l'entrain des autres – c'est le principe des contraires qui s'attirent –, mais avec les pessimistes aigris habitués à se plaindre, c'est autre chose. Si, en plus, vous affichez une forme de bien-être, croyez-moi, cela peut signifier la fin des haricots... Peut-être que j'ai pu, au mieux ennuyer de braves personnes, au pire bousculer les quelques rabat-joie déprimés que j'ai croisés, dérangés de m'entendre rire, parler, m'émerveiller, chanter de temps à autre, et qui n'ont pas capté que j'étais juste content d'être là. La propension à l'enchantement peut-elle être suspecte ?

Grâce à Rosa, la tendance chez les Orhon se portait plus sur les arts que sur les sports. Nous pouvions jouer dans le grenier et faire semblant de monter une pièce de théâtre, plutôt que d'aller taper dans une balle ou faire de l'aviron. Ma mère m'avait pourtant acheté de super souliers de foot – le soccer des Québécois –, mais après deux matchs, ma carrière avait dérapé : j'avais dû déclarer forfait, essoufflé comme si j'avais couru le marathon. Je m'étais essayé à l'escrime, et j'aimais bien manier le fleuret. Hélas, le maître d'armes nous balançait ses théories de vieux réac, ce qui avait du mal à passer dans ma tête de futur soixante-huitard. J'ai abandonné.

Petite confidence, à côté de deux ou trois copains et de mes frères aînés que je trouvais passablement baraqués, je me suis souvent considéré comme le gringalet de la famille. Très

vite, j'ai compris que je ne ferais jamais partie des costauds, des supermen ni des bébés aux carrures d'athlète des « Playboys » que chantait Dutronc. Ce ne sont donc pas les complexes qui ont manqué dans ma vie. Il me faudra attendre des années pour apprendre que j'avais été bâti sur un *frame* de chat (*frame* étant un anglicisme synonyme d'armature ou châssis). Ça avait bien fait rire ma mère. Heureusement, vieillir me permettra de faire la part des choses, puis, en me comparant, de me consoler. On peut se demander d'ailleurs comment font certains pour entrer dans les toilettes des avions. C'est simple, même pendant un vol long-courrier, ils s'abstiennent.

LE GOÛT DU VOYAGE

« Nous voyageons pour chercher d'autres états, d'autres vies, d'autres âmes. »

— ANAÏS NIN, romancière

Ma prédisposition au voyage a commencé tôt alors que nous prenions une micheline (autorail léger aux roues équipées de pneus mis au point par la société Michelin) pour nous rendre à La Baule, station balnéaire déjà à la mode, là où mes parents se sont rencontrés. Nous n'étions pas riches mais ravis chaque été de renouer avec la famille du côté maternel avec laquelle nous allions passer des vacances inoubliables, le long de cette baie, réputée comme l'une des plus belles d'Europe, chauffée par le Gulf Stream et bordée de plages de sable fin. J'ai déjà raconté que c'était le bon temps, en plus d'aller tôt le matin à la pêche aux coques, de dormir dans le grenier, au-dessus de l'atelier d'ébénisterie et de menuiserie de l'oncle Henri, artisan et frère de maman. Près de cet atelier qu'il avait repris de mon grand-père, et dans lequel son fils Xavier avait fait ses premières armes, il nous permettait, après les bains de mer,

de jouer avec ma cousine Marie-Odile sur les billots au fond de la cour, entre les piles de lattes de chêne ou de merisier. Depuis, en écumant les chais à barriques des propriétés viticoles, j'ai pris conscience que ces séjours d'exquise insouciance m'avaient transmis ce penchant pour le bois qui sent bon la sciure fraîche. J'avais cinq ou six ans, mais les odeurs me sont restées. Lorsque je vais dans une tonnellerie, j'entends le rabot qui dresse une planche et le maillet qui frappe en douceur, et en entrant dans un caveau garni de fûts, de pièces et de demi-muids, je retourne à La Baule par la pensée, et discrètement je les caresse.

1960. J'avais sept ans et la France était en pleine guerre d'Algérie. Mes deux frères aînés, Jean-Paul, le plus âgé, et Bernard, étaient sur le terrain et je posais des questions sur les raisons de cet embrasement, m'instruisant dans le dictionnaire sur un pays qui m'effrayait plus qu'il m'attirait. Je me souviens, photos noir et blanc à l'appui, que nos deux héros qui faisaient parvenir à mes parents de rares bribes de leur vie, mobilisés au sein des parachutistes, l'avaient vécue à des degrés divers. Et si j'étais trop jeune pour comprendre les tenants et aboutissants de ce conflit qui s'était transformé en un véritable massacre, les confidences qui purent me parvenir à travers le filtre familial s'évanouirent dans l'indolence de mon cerveau. Néanmoins, un souvenir cocasse me revient. Dans un élan de générosité dont il était déjà coutumier, Jean-Paul nous avait fait parvenir des kilos de dattes que ma mère entreposa dans le tiroir de l'armoire de notre chambre. Nous nous repûmes de dattes bien mûres tandis que des milliers de jeunes tombaient au champ d'honneur. En plus de m'être gavé de ce fruit du dattier à m'en écoëurer pour toujours, je tiens là l'une des premières expériences qui m'éveilla sur cette réalité que la vie pouvait être belle et ingrate dans ses propres contradictions, ses incohérences et ses paradoxes prodigieusement

déconcertants. Très vite, je distinguai le Maghreb du reste de l'Afrique. Et pour cause, le même Jean-Paul, après un mariage raté au retour d'Algérie, était reparti cette fois-ci dans l'Afrique francophone. Entre les cartes postales qu'il nous envoyait et les cadeaux qu'il me rapportait, mon envie d'exotisme commençait à prendre forme, et durant des années je rêvais d'Afrique noire sans imaginer un seul instant que je ferais ma vie dans une contrée vêtue de blanc la moitié du temps.

J'avais neuf ans lors du tour de Bretagne en famille que papa organisa et qui sera décisif dans ma façon de me déplacer. Sans l'avoir revendiqué, notre père fut un précurseur du camping en France, et de toute évidence ce moment exceptionnel nous apprit à élargir nos horizons. C'est durant cette époque que je me suis lancé dans la philatélie. J'adorais détacher ces timbres-poste venus de France et d'ailleurs, comme ceux du Vietnam en guerre que me donnait ma tante religieuse. À l'école, j'avais mis la main sur une magnifique série iranienne d'un copain qui avait résidé là-bas avec ses parents sous le règne du shah. Et je me mis à voyager en classant dans mes albums les vignettes illustrées, qui, mine de rien, me stimulaient à m'ouvrir aux autres territoires, aux autres nations, aux autres cultures. Si on s'y attarde, c'est fou ce que l'on pouvait apprendre d'un pays à travers ses timbres, sa réalité politique, sociale et artistique, sa faune et sa flore, son architecture, ses coutumes, sa gastronomie. Internet a changé la donne...

Comme beaucoup d'enfants de catholiques, j'eus ma phase enfant de chœur, pas trop longue heureusement, et je me souviens de cette excursion que la paroisse nous avait offerte en 1965 à Saint-Malo et au Mont-Saint-Michel. J'avais reçu en cadeau à ma communion solennelle mon premier appareil photo. J'en ai gardé deux clichés, dont l'un avec le mont à marée basse en toile de fond. Cette splendeur m'avait laissé

une forte impression, et j'avais appris comment le Couesnon, un étroit fleuve côtier qui prend sa source dans la Mayenne, séparait en fin de parcours la Bretagne de la Normandie. Cet apprentissage sur place m'aida dans la compréhension future des subtilités géographiques qui se cachent dans la notion d'appellation d'origine des vins.

La même année, mes parents m'envoyèrent chez ma sœur aînée. Vive et débrouillarde, Marie-Thérèse m'encouragea à arpenter Nantes à pied, seul, muni d'un plan avec lequel j'allai m'égarer, puis me retrouver. Je n'avais pas treize ans, mais j'avais aiguisé mon sens de l'orientation et affûté mon esprit de futur globe-trotteur. Entre-temps, j'étais entré à la Jeunesse ouvrière chrétienne, la JOC, la seule association de ce genre de notre lycée. J'étais donc du côté des prolétaires même si nous étions issus, comme la plupart des copains, de la classe moyenne. Mes parents étaient satisfaits des abbés qui nous réunissaient pour réfléchir et agir, afin, disaient-ils, d'avoir prise sur ce que nous vivions, tout en changeant ce qui ne fonctionnait pas dans la société. Vaste programme ! Je ne faisais pas d'efforts pour m'impliquer puisque les valeurs de solidarité et de respect me correspondaient, calquées sur les grandes lignes de notre éducation. Nous partions dans des discussions qui eurent fatalement le mérite, à défaut de sauver la planète, de nous apprendre à débattre et à faire valoir une opinion. Quand j'entendis parler d'un circuit à l'étranger, en groupe avec des moniteurs, je mis toutes mes énergies pour y parvenir, principalement en trimant au marché chaque jeudi, jour de relâche scolaire, pour me faire de l'argent de poche. Mes parents comblèrent la différence, et un beau jour de juillet, nous partîmes trois semaines en direction de Porto, en traversant en autocar une bonne partie de la France, puis de l'Espagne et du Portugal. Au cours de ce stage sur les conditions de vie des jeunes Portugais, j'appris qu'en plus de former

la jeunesse, vadrouiller donnait le pouvoir, alors que les astres sont bien alignés, de nouer des contacts inespérés, et d'assimiler tant de choses, comme dans ce cas, tout ce qui se rapportait sur les bords du Douro, au liège et au porto. Dans mon livre *Entre les vignes*, j'énonce les détails de cette expédition qui va en somme servir de fondement à mon parcours professionnel.

L'année suivante, pendant l'été de mes quinze ans, je partais en Allemagne, dans le même contexte. Et puis, en 1970, j'étais fier d'avoir convaincu mes parents de me laisser partir trois semaines en Angleterre avec Jacques, mon ami d'enfance. Nous avions dix-sept ans et rien ne nous effrayait. Pire, et c'est la preuve que les mentalités changent d'une génération à l'autre, l'intérêt dans ce projet un peu déraisonnable, compte tenu de notre âge, c'était de partir en auto-stop, faire du pouce comme on dit au Québec, et pour ainsi dire la seule option puisque nous n'avions ni permis de conduire ni voiture. Nous aurions pu passer deux semaines tranquilles chez le correspondant de mon ami, mais ce qui nous titillait, c'était le *thrill*, le frisson ou l'excitation que le pouce allait nous procurer. Mais pourquoi l'Angleterre ? Officiellement, la principale explication se trouvait dans la destination : nous y allions pour nous perfectionner dans la langue de John Lennon. Le vrai prétexte était pourtant d'une navrante banalité. L'année précédente, la frétilante Jane Birkin, dans son duo sulfureux avec Gainsbourg, faisait fantasmer tous les naïfs de notre acabit, à tel point que nous étions assurés de vivre des heures libertines, faciles et mémorables. Dans l'ensemble, tout se passa bien, et même si nous étions rentrés bredouilles d'aventures coquines, cette virée avait fait de nous, sans le savoir, des précurseurs. C'était six ans avant le film *À nous les petites Anglaises...*

Il y a mille façons de voyager. On va par exemple dans un tout-inclus – un *all inclusive*, comme disent les Français – où

l'on ne veut surtout pas se poser de questions. Mieux encore, il en est qui adorent se retrouver au même endroit, bon an mal an, une grande part de leur vie. La même plage, la même terrasse, la même ambiance, c'est plaisant et c'est rassurant. Et pourquoi pas, après tout ? Mais ce n'est pas mal non plus, pour garder les sens en éveil, de se dépayser. Pour le ravissement des yeux et celui des papilles, pour le bonheur de sentir les parfums de la nature qui se réveille, et celui de relativiser en ravivant ses neurones et l'esprit et en se frottant à d'autres civilisations. Pour ma part, j'aime bien partir seul si la situation s'y prête, et infiniment mieux que mal accompagné, avec un ou deux couples « d'amis » avec lesquels il faudra se plier au jeu des concessions. Leçons de choses, leçons de vie... Enfin, ce n'est pas pour me dédouaner, mais avant de clore le sujet, je ne peux esquiver le fait que tous les déplacements en avion auxquels je fais référence plus loin ont participé, avec ceux des autres, à la hausse inquiétante du réchauffement de la planète et aux bouleversements climatiques qui en résultent. Même si, pour me donner bonne conscience, j'ai appris dernièrement que le secteur du numérique pouvait générer plus d'émissions de gaz à effet de serre que l'aviation. Mais il est un fait : avec ma compagne, nous avons possiblement compensé ce gaspillage d'énergie en n'utilisant toute notre vie qu'un seul véhicule, un record quand on vit en région, et de surcroît dans un pays où l'auto est reine, donc pas très écolo ni logique de ce côté-là.

EN AVANT LA MUSIQUE !

« Grâce à la musique, on voit plus clair, plus loin qu'avec les yeux. »

— ERIK ORSENNIA, écrivain

C'est en famille qu'un gamin vivant une enfance normale est sensibilisé dans son plus jeune âge aux bruits et au silence, aux

sons, à la voix, à la musique et aux chansons. Personnellement, ce sont des airs celtes qui m'ont éveillé, interprétés par mes frères Bernard et Dominique, mon beau-frère Lucien et mon cousin Xavier, joueurs de cornemuse écossaise et de bombarde¹. J'ai grandi ainsi au rythme de ces chants, à danser ou à écouter, qui ont connu comme les chants de marin un renouveau à la fin des années 1960, dans le sillage du renouveau de la musique folk américaine. Je me suis posé ensuite aux premières loges de cette renaissance, incarnée par Alan Stivell qui s'était servi de sa harpe celtique et de ses influences folk rock pour moderniser le répertoire breton. Mes frères le connaissaient bien, et je tirai parti de mon étape finistérienne en restauration pour m'imprégner de sa musique, et de celle de ses copains Dan Ar Braz et Servat. Un demi-siècle a passé et j'écoute toujours leurs vieilles tounes (le mot québécois familier pour les chansons) et les hits des Dubliners et des Chieftains, deux groupes irlandais.

Très jeune, j'ai été bercé par les tubes qui passaient à la radio – j'avais huit ans quand Johnny Hallyday sortit son premier disque – et la musique classique piquée par une aiguille du Teppaz sur les 33 tours du *Reader's Digest* que maman commandait. C'était épatant d'avoir une mère qui nous initiait à la prose de Georges Brassens, entre du Mozart et un succès de Nana Mouskouri. Autre souvenir : je nous revois dans cette cambuse au confort spartiate dont mon père venait d'hériter, écoutant sur un minuscule transistor une ballade qui construira les goûts musicaux des adolescents que nous allions devenir, mon frère Jo, ma sœur Geneviève et moi, préfigurant de la sorte la période contestataire de mai 1968. Nous étions assis autour du feu, une lampe-tempête sur la table, car mon

1. La bombarde bretonne est un instrument de musique à vent à anche double de la famille des hautbois, qui n'a rien à voir avec la guimbarde, si ce n'est la deuxième syllabe de leurs noms.

père n'avait pas eu le loisir encore de faire installer l'électricité. J'avais dix ans et Robert Zimmerman venait de lancer son album *The Freewheelin' Bob Dylan*, enregistré un an auparavant, dans lequel se trouve le fameux « Blowin' in the Wind » et « Don't Think Twice, It's All Right ». J'ai gardé une photo qui témoigne de cet instant que je n'ai jamais oublié.

Et puis tous les ans avait lieu près de chez nous la kermesse des écoles où je me précipitais, et qui se terminait dans un jardin public par un divertissement avec un artiste notoire. C'est ainsi que j'ai apprécié le talent d'Henri Salvador, de Marcel Amont et de Pierre Perret. J'ai donc été attiré très jeune par les étoiles, non pas celles du firmament, mais par des gens de talent, chanteurs, musiciens, comédiens, clowns, acrobates, funambules et magiciens, au masculin comme au féminin. Régulièrement, sur la place du Champ de Foire, pas loin de notre domicile, s'installaient les cirques, comme Pinder ou celui de l'inénarrable Achille Zavatta. Plus près, sur la Place de la République, que nous apercevions de la fenêtre de la salle à manger, se tenaient des manifestations auxquelles j'assistais dans la mesure du possible et des permissions parentales. J'ai commencé ensuite à apprendre la guitare avec une jolie copine qui deviendra une bonne amie. Muriel était avant-gardiste, et elle me proposa un jour de la suivre à Paris voir Brassens à Bobino. C'était une inconditionnelle qui me refila une dose de son admiration pour le faiseur de chansons. J'avais dix-sept ans et ce concert me marqua à jamais. Nous fîmes l'aller-retour dans sa Citroën, 600 bornes au compteur, ce qui était un peu fou, mais nous étions jeunes, comblés et bien allumés en rentrant aux aurores. J'étais loin de m'imaginer que j'irais plusieurs fois marcher sur ses terres à Sète où il est né, et en Italie, dans la Basilicate natale de son aïeule du côté maternel.

Détail familial à propos de mon frère aîné qui passa plusieurs années en Afrique francophone, notamment au

Cameroun. C'est de Douala qu'est originaire Ruth Anysette qu'il épousa au cours des années 1970, et ce fut tout naturel pour moi de sympathiser avec cette belle-sœur un tantinet volcanique qui avait la musique dans le sang. Ancien mannequin et un temps danseuse de Claude François, elle avait rapporté de chez elle les rythmes qui avaient ponctué sa jeunesse. Et pendant sa vie tumultueuse, elle prit le temps de faire des enfants, dont avec Jean-Paul un beau garçon dont je suis le parrain.

Certains diront que l'attachement que l'on peut développer pour un chanteur ou une chanteuse populaire est d'une futilité accablante. Il n'en demeure pas moins qu'ils entrent dans un pan de notre vie, en laissant quelquefois une empreinte plus forte que celle d'un membre de sa famille d'une autre génération avec lequel on a peu partagé. Le phénomène est de surcroît plus conséquent si ces artistes nous accompagnent depuis des décennies, et quoi qu'en disent plus d'un comme Gainsbarre qui en a pourtant troussé de jolies, la chanson n'est pas un art mineur puisqu'elle devient une balise qui bouleverse et sert de repère à des émotions. De Henri Salvador à Daniel Auteuil (venu au Patriote de Sainte-Agathe en 2024), en passant par Leonard Cohen, Paul McCartney et Alain Souchon, j'ai eu la possibilité d'aller en applaudir une flopée des deux côtés de l'océan, dans un pur éclectisme qui m'a libéré de ce concept alambiqué du plaisir coupable. Du jazz au country à une mélodie rétro, je me fiche d'être in ou out, si j'aime ça, je n'en rougis pas. Et puis, lors d'une brève vie parisienne au début des années 1970, je préférais, plutôt que de traîner avec des mecs qui ne m'intéressaient pas, aller seul à Notre-Dame écouter Pierre Cochereau, titulaire des grandes orgues, interpréter du Bach, ou applaudir Coluche à ses débuts au Vrai Chic parisien.

Pour clore ce thème de la musique, c'est à cette époque que mon frère Bernard, pâtissier de son état, était devenu chef et

officiait comme gérant des cuisines de la maison de disques Vogue. Par ce biais, il avait ses entrées à Europe N° 1, la radio vedette de l'émission *Salut les copains*. Chaque semaine, elle présentait un direct avec des artistes célèbres. Et Bernard me donna un nouveau rencard avec la musique lorsqu'il me fit convier, autant de fois qu'il était possible, à passer une heure ou deux en leur compagnie, dont la pétillante Sheila, Demis Roussos, Cloclo, Omar Sharif et Joe Dassin, la variété dans tous les sens du terme. Ça se passait dans un studio miniature et je n'étais jamais loin d'eux. Un jour, le fringant Robert Charlebois fut l'invité spécial, et quelque chose de fâcheux se déroula devant nous. Ne collectionnant pas les autographes, je me tenais discrètement dans un coin et j'observais. Tout aurolé de la jeune gloire que lui procuraient ses spectacles à l'Olympia, le grand frisé envoya promener les cinq ou six fans qui lui tendaient leurs carnets qui revolèrent, comme on dit ici, et atterrirent sur le plancher des vaches. Avait-il passé la nuit sur la corde à linge ? Ne faisant ni une ni deux, un de ses gorilles l'avait sommé de ramasser lui-même les calepins et de les signer de bonne grâce. Ce qu'il fit, avant de s'installer au micro pour nous interpréter sa longue chanson « Le mur du son ». Je restai bouche bée, le poil des bras au garde-à-vous, renversé devant cette prestation sidérale et d'une modernité absolue. Je me vois après l'émission traverser le boulevard voisin et m'engouffrer dans le premier magasin pour me procurer l'album *Fu Man Chu* sur lequel figurait le titre qui m'avait envoûté. Je l'ai écouté souvent et je savais déjà que je traînerais un jour mes bottes sur les terres du cher Robert... C'est assez amusant : nous sommes presque voisins et nous avons même partagé deux ou trois plateaux de télé.

MA LIBERTÉ

« Rien au monde ne peut empêcher l'homme
de se sentir né pour la liberté. »

— SIMONE WEIL, philosophe

Transition facile avec Bob Marley qui déclara un jour que la musique peut rendre les hommes libres. J'appuie sans hésiter ! Cette musique dont je viens de parler m'a fait tant de bien dans les moments les plus gris de ma vie. En écrivant ces mots, j'entends une chanson écrite et composée il y a un bail par Michel Corringe remonter à ma mémoire comme par enchantement. Je l'ai apprise sur mes premiers accords de guitare et je l'ai souvent fredonnée. Elle s'appelle « La route », et me faisait chanter ce « désir de concrétiser un symbole, de posséder l'unique beauté que l'on nomme liberté ».

Je suis né sous une bonne étoile avec des parents qui voulaient repousser les contraintes et la fatalité, même si, pour ma mère, coincée dans l'équation religion-famille nombreuse, ce ne fut pas sans équivoque. Mais cela ne l'empêcha pas d'être primesautière, coquette et joyeuse, adorant pousser la chansonnette et prendre un verre de bon vin. On disait parfois qu'elle était têtue. Disons qu'elle savait ce qu'elle voulait, car elle était libre de penser et d'agir à sa manière, autant que faire se pouvait... Je m'en souviens car, malgré tout, nous avons la liberté de jouer, de courir, de lire, de créer. C'est facile de critiquer, mais si elle prit soin de sa ribambelle d'enfants en nous léguant la fantaisie et l'amour de la vie, elle a fait ce qu'elle a pu, surtout durant la Deuxième Guerre mondiale, avec six enfants en bas âge et un mari prisonnier qui passera six mois en captivité avant qu'il ne s'évade dans des circonstances bien singulières. Avec les qualités de papa, dont la droiture et le courage, exigeant mais entêté et sévère à ses heures, mes parents avaient réuni les ingrédients dont

ils disposaient pour réussir à peu près leur progéniture... du moins jusqu'à la majorité. Je le dis ici avec une pointe d'humour et ce soupçon de dérision dont maman raffolait. Ce qui fut remarquable en ce qui me concerne, ayant perdu mon père en 1989, c'est que ni le temps ni la distance ne firent obstacle par la suite à notre lien mère-fils, relation qui se cristallisa le plus souvent autour de la table. Que de gaieté et de bonne humeur ! Que de palabres itou, mais c'est aussi ça, la vie. Quand elle rejoignit son mari dix-huit ans plus tard, fidèle à elle-même, elle prit la poudre d'escampette sans prévenir, avec l'indépendance d'esprit qui l'a caractérisée tout au long de sa vie. En fait, elle fut une maman idéale et une source d'inspiration qui firent de moi l'électron libre que je suis devenu.

La liberté, qui est un bien sacré, n'est pas synonyme de facilité. Si être libre, c'est n'en faire qu'à sa tête, cela induit que l'on va prendre des risques et des décisions qui peuvent se retourner contre nous. Si être libre, c'est agir sans contrainte, sans tenir compte des autres, des règles et des codes, on risque d'avoir de pernicieuses surprises. Enfin, si être libre, c'est d'avoir le privilège de choisir sans admettre que l'on peut carrément se mettre le doigt dans l'œil, nos choix peuvent devenir une arme à double tranchant, et paradoxalement une entrave à nos accomplissements. C'est pour cela, à mon avis, que la liberté exige du courage. Être libre, c'est selon moi la capacité de s'affranchir de toute dépendance, et Dieu sait qu'il n'en manque pas. Si je n'ai pas eu à me battre contre la dope et l'alcool, ce qui aurait pu arriver, j'ai réussi à me débarrasser simultanément de la cigarette, et de la superstition qui me bouffait la vie. C'était à la mi-trentaine. Pour la première, peu de mérite. J'avais mis le holà pour mieux me préparer aux épreuves du Meilleur Sommelier du Canada, et j'avais pris conscience que fumer ne servait à rien d'autre que d'enrichir

les prospères compagnies de tabac. Pour la seconde, j'étais devenu esclave d'un grigri en bois que je trimbalais en permanence dans ma poche, pour le toucher dès que j'en sentais l'urgence. Complètement ridicule ! Un jour, je m'en suis séparé en le jetant par la fenêtre de mon auto. Radical et efficace ! Mais c'est vrai que c'est dur d'être libre.

Mes activités professionnelles m'ont donné en général la possibilité d'agir en toute autonomie. En tant qu'animateur, ce fut rarissime, mais j'ai mis fin à ma collaboration avec des particuliers et des organismes avec lesquels je ne comprenais plus la façon de faire. J'ai procédé avec élégance et sans histoires comme j'avais appris à le faire face à un type irrespectueux, avec une politesse nuancée de temps à autre d'un soupçon d'humour. À titre de chroniqueur, je n'ai jamais dit de mal d'un vin qui ne me convenait pas. Je préférais l'ignorer. Même raisonnement pour les producteurs chez qui j'avais découvert un manque d'éthique avec leur clientèle, et (ou) de respect pour leur personnel. Cela dit, sur le nombre incalculable que j'ai rencontrés, il s'agit de cas relativement isolés. Quant aux campagnes des primeurs, pratique qui consiste à faire goûter les crus que l'on va vendre deux ans avant leur livraison, j'ai décidé de ne plus y participer, même si je ne conteste pas l'objectif. Je me suis exprimé sur ce point et je considère toujours cet exercice comme un peu rébarbatif. Faire dix mille kilomètres pour déguster des trucs austères et inachevés, bof ! Même si j'en connais qui se font un devoir d'y aller, d'aucuns à la limite de l'excitation, je crois que cette pratique se joue des fois dans la complaisance, avec dans l'air un léger parfum de tartufferie.

En tant que consultant, et malgré une disposition à certains compromis, je me suis débarrassé un jour d'un tartignole à qui j'avais rendu service, et qui avait décrété que j'étais désormais son conseiller privé. À tel point que nous

devions partir tous les deux faire la tournée des grands ducs... de Bourgogne. Je lui ouvrais les portes des meilleures caves, et en contrepartie il me payait une escapade de rêve en première classe (avion et hébergement), avec en prime, après les dégustations, des repas aux meilleures tables de la Côte d'Or. J'avais donné mon accord de principe, mais lors d'un ultime rendez-vous chez lui, je découvris en vingt minutes la face cachée et tordue de sa perfide personnalité. Je savais qu'il était prêt à bourse délier pour m'en imposer, mais ce ne fut pas suffisant même si je traversais un cycle difficile de ma vie, financièrement parlant. Je pris un plaisir assumé à l'envoyer sur les roses en moins de trois minutes, avec doigté et fermeté.

Enfin, ma liberté s'est également exprimée – et elle le fait encore – à l'instant où je pris le parti, lorsque j'enseignais, de ne plus mettre les pieds dans des restaurants tenus par des margoulines, ces derniers manquant de respect pour leur profession, avec en corollaire un climat de travail inacceptable, y compris des séances d'humiliation et d'intimidation. Même les tatouages de quelques chefs, médiatisés ou non, ne peuvent cacher la cruauté intellectuelle qui leur sert d'arme destructrice exercée à coups de noms d'oiseaux. Bien sûr, ce n'est pas un job où l'on s'envoie un billet rose et des mots doux pour donner ses instructions, mais il y a des seuils à ne pas dépasser. Ce que plusieurs d'entre eux n'avaient pas saisi, c'est que mes élèves me donnaient chaque lundi un rapport circonstancié de leur stage. Il va sans dire que si tout cela me ramenait à mes propres expériences que je relate un peu plus loin, ma volonté précoce d'ouvrir le champ des possibles, comme le dit si bien l'expression à la mode, a accru ma faculté de m'indigner devant la bêtise humaine.

Les limites à l'indignité

En mai 2015, j'étais membre du jury au Concours Mondial de Bruxelles qui nous attendait à Jesolo pour trois journées intensives et studieuses de dégustations. J'étais enchanté, car nous étions tout près de Venise où je devais me rendre après le concours. Quelle ne fut pas ma surprise d'apercevoir dans la vitrine d'un *supermercato* où l'on faisait son épicerie, pépères et sans se poser de questions, des tasses à café ornées d'un portrait d'Hitler. Je me fis la réflexion que c'était d'un mauvais goût, d'un très mauvais goût. Or, je me suis tapé des linéaires de haut en bas remplis de bouteilles, livrées semble-t-il par le même producteur du Frioul voisin. Sur les étiquettes en noir et blanc ou en couleur, des photos du führer dans des poses diverses côtoyaient celles de ses copains Rommel et Mussolini. La bobine de l'empereur Napoléon sur des fioles voisines n'arrangea rien. Je restai figé, déçu et choqué. Moi qui ne suis pas dans le « vin-business », je réalisai de nouveau que l'homme était capable du meilleur et du pire pour vendre sa marchandise, et dans ce cas, de la plus misérable des façons. Je quittai les lieux avec la conviction que la liberté d'expression avait bien ses propres limites.

AU SERVICE DU VIN

« La seule arme que je tolère, c'est le tire-bouchon. »

— JEAN CARMET, comédien

Ma passion pour le jus de la treille est née autour de trois paliers de ma jeune vie. Tout d'abord dans cette maison des XVII^e et XVIII^e siècles au grand jardin que je décris au début, et qui pouvait nous faire passer pour des bourgeois argentés

TABLE DES MATIÈRES

Préface	9
Introduction - Avant d'embarquer	11
Chapitre 1 - Initiations (1953 - 1975)	17
Chapitre 2 - Une nouvelle vie (1976 - 1985)	41
Chapitre 3 - L'effervescence (1986 - 1995)	93
Chapitre 4 - La maturité (1996 - 2005)	153
Chapitre 5 - La plénitude (2006 - 2015)	217
Chapitre 6 - Le crépuscule (2016 - 2024)	269
Conclusion - Dernier virage	291
Les Québécois dans les concours de sommellerie provinciaux, nationaux et internationaux	294
Bibliographie de l'auteur	297
Remerciements	299